L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux : 323 rue de Chartres
Coin Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE VENDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR QUATRE PAGE.

SOMMAIRE.

Le hasard.
Causerie.
Les Trompettes.
Les Chèrrefeuilles, André Theuriet, de l'Académie française.
Le Sonnet d'Arrers.
Un Paradis Perdu, Feuilleton du Dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

LES IMPRESSIONS DU Général French

Sur les récentes grandes Manœuvres Françaises.

Si la France est en droit de s'enorgueillir de son histoire, de ses institutions et de tout ce qui est son œuvre ; si elle possède une littérature à laquelle nulle autre n'est comparable ; si l'art sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations atteint chez elle les plus hauts sommets, c'est que c'est la nation la plus heureusement douée qui soit, et que jamais ne se ralentit sa marche dans la poursuite de cet idéal que l'on nomme la Perfection ; c'est qu'enfin elle tient en main le flambeau qui éclaire le monde et précède les peuples sur les routes qui conduisent à la terre de promission.

Fière de ses poètes, de ses penseurs, de ses savants, elle ne l'est pas moins de ses soldats, de cette armée qui fait sa force et lui vaut aujourd'hui, comme elle lui valut toujours, de s'imposer au respect et à l'admiration universels.

L'Abeille reproduit, non sans en éprouver un légitime orgueil, l'opinion d'un général anglais qui assistait, ces jours derniers, aux grandes manœuvres françaises, sur l'excellente, la parfaite organisation des troupes, opinion d'autant plus flatteuse qu'elle vient d'un étranger dont la compétence en la matière ne saurait être méconnue. Et puis, n'a-t-elle pas été formulée spontanément ? non avec calcul, non dans des termes que la bienséance aurait pu inspirer ; mais avec cette sincérité dont on ne peut se défendre lorsqu'on est encore sous l'empire, sous le charme d'une impression.

C'est le très connu général French, envoyé par son Souverain, qui nous apprend combien est forte l'armée française ; combien est belle sa discipline ; combien est grande l'endurance de ses soldats, combien est rassurante l'habileté de ses chefs.

Les plaines de l'Oise ont été le théâtre de ces manœuvres, et voici comment en parle un correspondant :

A cinq heures trois quarts stoppe lentement sous le hall vitré de la gare du Nord, qu'emplit une rumeur incessante de voyageurs heureux de l'exode du samedi, le train spécial qui ramène des grandes manœuvres françaises le ministre de la guerre, M. Eugène Etienne, et la mission anglaise au grand complet.

Du wagon-salon de tête descendent lentement toute une pléiade de généraux au teint hâlé par le grand soleil des plaines de l'Oise ; parmi eux je distingue le général sir John French, le général Grierson, le lieutenant Brett, que pilote le commandant d'artillerie Huguet.

Le chef de la mission spéciale envoyée par S. M. Edouard VII pour prendre part aux travaux de tactique de notre armée est de petite taille mais d'allure très militaire ; il porte la petite tenue de divisionnaire au dolman noir sur lequel se détache la plaque de la Légion d'honneur.

Avec une aménité infinie, pendant que les officiers de la suite prennent congé de l'état-major du 2e corps, que M Etienne s'éloigne en compagnie du commandant Jouinot-Gambetta, le général French, auquel vient de me présenter le commandant Huguet, me parle en ces termes de l'inoubliable spectacle des manœuvres,—spectacle qui l'a enthousiasmé :

—Je reviens non seulement ému de l'accueil réservé à ma personne et à mes officiers par nos camarades de l'armée française, emportant un souvenir vibrant et impérissable, mais encore particulièrement édifié sur les qualités multiples d'endurance et de combativité de vos troupes de lignes ; presque étonné de la cohésion de votre cavalerie ; impressionné par la mise en batterie rapide et sans incidents de votre incomparable artillerie.

"Comme le disait récemment un de vos écrivains techniques les plus appréciés, alors qu'il parlait de la théorie des manœuvres ; "Ce qui constitue la qualité essentielle d'une armée c'est le contact, en temps de campagne, des divers éléments qui la forment."

"A aucun moment de ces épreuves militaires, vos divisions n'ont flotté.

"S'inspirant des grands exemples récents offerts par les batailles de Moukden et de Lao Yang se continuant dix jours consécutis, le général Michel, commandant le 2e corps—auquel il me plaît ici de rendre particulièrement hommage, — a pensé que seule une action longue, comprenant des attaques et des contre-attaques diurnes et nocturnes, des marches forcées et des retraites aussi rapides, pouvait offrir d'utiles enseignements.

" D'accord avec des prédécesseurs manieurs d'hommes—vous me pardonnerez cette expression impropre mais elle rend exactement ma pensée—qui furent des précurseurs ; les généraux Langlois et Brugère, pour ne citer que les plus autorisés, le général Michel continua pendant quatre jours entiers le même thème de manœuvres.

"Dirigeant les opérations non du front même où le combat avait lieu, mais placé au centre de ses troupes, le directeur des manœuvres ne fut jamais impressionné par le mauvais aspect que pouvait présenter l'engagement au début et il se contenta de le modifier à mesure que se développait un plan mûrement réfléchi et point par point exécuté.

"C'est ainsi que pour ma part je comprends la tactique moderne : pas de précipitation dans l'action, mais une grande ténacité lorsque l'engagement a succédé aux périodes de reconnaissances et de préparation du terrain de lutte.

"Dans tout cela : élaboration du thème général, application du dispositif, vigueur dans l'exécution des diverses phases de la manœuvre, vos troupes se sont comportées de telle façon que je n'ai qu'à louer sans critiques, qu'à applaudir sans restriction. Oui, certes, vous possédez une armée splendide, entraînée, instrument redoutable et levier intelligent dans la main habile de ses chefs. Le général French vous dit avec joie que cette armée est digne de votre généreuse France !"

Ces derniers mots le général French les prononça dans notre idiome national, la première partie de la conversation ayant eu lieu en anglais, et on y sentait combien était sincère la sympathie de cet officier britannique pour le pays où s'épanouissait l'entente cordiale.

A quelques pas du général French, le général Grierson avait suivi l'entretien, et comme je prenais congé du chef de la mission anglaise, indulgent pour mon importunité, il ajouta :

—La France possède la première armée du monde et nous venons de vivre des heures sans lendemain. Certes nous conserverons la reconnaissance immuable des amitiés confraternelles scellées sur ce terrain de vos estivales manœuvres, mais qui pourrait prétendre qu'elle primera le souvenir de ces régiments inlassables accomplissant sous un soleil de feu le simulacre de la guerre ?

Ainsi voulurent bien parler les généraux French et Grierson, vraiment enthousiasmés de l'admirable spectacle que venait de leur offrir l'armée française.

LES MEUBLES DE DANTON.

On ne s'enrichissait pas au service de la République une et indivisible à l'époque de la Terreur. L'Intermédiaire des chercheurs" publie un document de première main sur ce sujet. C'est le procès-verbal de la vente des meubles de Danton, faite par huissier, au bénéfice du Trésor, après son exécution. Danton habitait alors à Sèvres, dans la maison de son beau-père, un logement plutôt modeste. Sur un seul point, le jeune ménage était largement pourvu : c'est en provisions alimentaires. On sent que la famine était sans cesse menaçante et que les familles bourgeoises avaient toujours la précaution d'avoir un peu de pain sur la planche. Danton avait trois vaches, doux marcassins, dix neuf poulets et un coq, vingt et une paires de pigeons, du lard en quantité, une demi-douzaine de jambons. Le garde-manger était ce qu'il y avait de mieux fourni, le vrai luxe de la maison, car le linge, la vaisselle, la garde-robe, les meubles n'ont rien de très cossu. Danton avait pourtant voiture, une berline, mais ses écuries ne se composaient que d'un âne, un âne qualifié de " très vieux " par le procès-verbal. Le salon est représenté par un canapé et six chaises de crin recouverts en soie, qui devaient pas être somptueux, car le tout a trouvé preneur à 181 livres, ce qui, au cours des assignats, le 8 prairial de l'an II, n'est pas grand chose. Au reste le total de la vente tout compris, dépassa à peine 6.000 livres. Pour un corrompu et un jouisseur, on ne peut s'empêcher de trouver que Danton n'avait pas des goûts trop sybarites.

La Parade de demain.

Les préparatifs de la réception qui sera faite à M. Wm J. Bryan à son arrivée à la Nouvelle Orléans demain, sont pour ainsi dire terminés ; et si l'homme politique est l'objet d'une ovation de la part d'une grande partie de notre population, il le devra à l'Union Progressiste qui ne s'est épargnée aucun effort pour entourer d'éclat sa venue parmi nous.

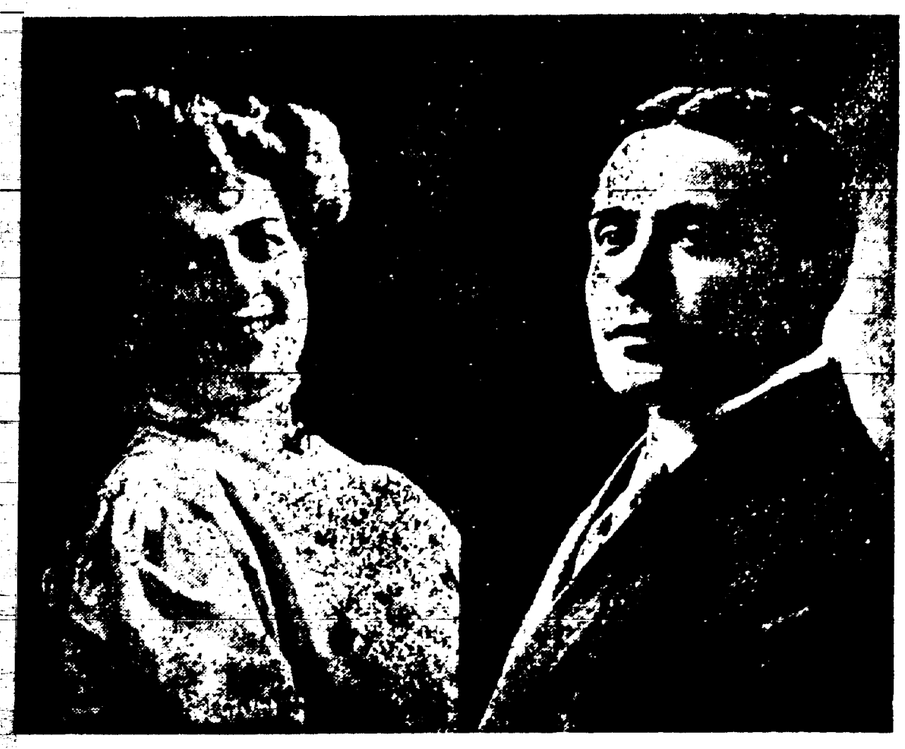
Nous avons déjà dit combien il serait regrettable que M. Bryan vint ici, reçût de nous les témoignages d'amitié les plus flatteurs et s'en allât assuré de notre appui à l'heure où s'engagera la lutte entre les candidats du parti démocrate.

M. Bryan nous inspire à tous un respect profond ; nous admirons sa parole abondante, spirituelle, étincelante et sincère ; mais il a été deux fois évincé aux urnes et rien ne diminue plus un homme, n'amoindrit plus son prestige qu'une défaite, quelle qu'elle soit.

Les démocrates sont depuis trop longtemps dans l'ombre ; il y a trop longtemps que les principes du grand parti qui eut pour chef le général Andrew Jackson sont méconnus, pour que le peuple ne se livre pas à un effort suprême et reconquert le pouvoir.

Le retour au Parlement et à la Maison Blanche des vrais représentants de toutes les classes de la société, c'est-à-dire, des démocrates, causera une grande satisfaction dans le pays ; si les classes aisées, fortunées en souffrent, les autres qui ont pour elles le nombre, en profiteront ; nous aurons un gouvernement par le peuple et pour le peuple, principe fondamental de la Démocratie.

Quand nous engagerons la lutte avec le parti républicain, armons-nous de tous les éléments pouvant nous servir ; et notre plus grande force sera dans un candidat nouveau, un homme dont la valeur personnelle et la valeur politique seront celles que doit posséder un *leader*, notre premier magistrat.



KELLY & KENT,
A l'Orpheum demain soir.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

M. Henry Russell, directeur de la troupe lyrique qui fera la prochaine saison au théâtre de la rue Bourbon à télégraphié hier à M. Thomas Brulatour qu'il venait d'arriver à New York, et qu'il sera à la Nouvelle Orléans le 1er Octobre.

Il confirme ce qu'il annonçait dernièrement à son correspondant que les costumes de la troupe seront superbes et nouveaux.

Nous apprenons que le célèbre Leoncavallo et son orchestre se feront entendre à notre théâtre français le 17 novembre dans la soirée, et le lendemain en matinée.

L'espace nous est trop mesuré pour que nous parlions comme nous le voudrions de ces deux concerts qu'iront entendre les mélomanes.

M. Kronberg est l'impresario de M. Leoncavallo et son représentant ici est M. Robt. S. Landry.

Nous reviendrons sur ce sujet.

ORPHEUM

La première semaine de la saison à l'Orpheum prend fin ce soir, et l'intéressante troupe de De Haven et Parker fera aujourd'hui et ce soir ses adieux à notre public.

Demain soir débuteront Harry Tate dans une comédie anglaise intitulée "Motoring" où sont représentés les aventures d'un voyageur excentrique, Corlin et Otto, comédiens irlandais, Millie Eckstein un enfant de dix ans pianiste prodige ; Kelly et Kent, mimes inimitables, Beatrice McKenzie, violoniste émérite, etc., etc.

TULANE.

"Coming thro' the Rye", une comédie avec chant sera donnée au Tulane pour la première fois à la Nouvelle Orléans.

L'interprétation en sera confiée à une troupe de quatre-vingts acteurs et chanteurs, et parmi des femmes jolies en grand nombre.

La pièce a été écrite par le célèbre humoriste Geo. V. Hobart et nous nous laissons dire que le public rira à se tordre des scènes et des dialogues dont abonde l'œuvre. L'esprit y court d'un bout à l'autre, et jamais la banalité et encore moins le grotesque, ce gros sel que ne goûtent pas tous les palais, n'y entrent.

CRESCENT

Ce que l'on nomme une comédie musicale de nos jours et qui n'est autre que du vaudeville, est annoncé pour ce soir à ce théâtre, une pièce souvent jouée ici avec un succès très grand : "Bankers and Brokers."

Ce n'est ni du Molière ni du Shakespeare que l'on entendra là ; et l'auteur, Aaron Hoffman n'y a pas voulu résoudre un problème social. Il a créé des personnages et les mêle à des scènes de la vie réelle, sachant qu'ils intéresseront.

LYRIC.

La haute comédie remplace la féerie aujourd'hui au Lyric "A Soul's Alarm" qui a intéressé les habitués de ce théâtre cède la scène à une œuvre d'un genre différent et qui sera du goût du public : "The Price of Honor".

Ce titre déjà dit quelque chose à ceux dont la sentimentalité est facilement mise en éveil. "Le Prix de l'honneur doit être une de ces comédies comme on en compte beaucoup dans le grand répertoire du théâtre américain et qui constituent une école de haute morale. Les dramaturges sont de grands remueurs d'idées ; ils étudient la nature humaine et parviennent à bien connaître sa noblesse et ses faiblesses.

Les sujets de la troupe Brown-Baker tous des artistes de mérite, se montreront cette semaine sous des traits nouveaux et se feront applaudir, assurément.

AL. HALL ET SES FILLES CHINOISES
Avec Yorke et Adams, au Crescent.

ine étant en bonne voie de guérison, Mme Sarène et ses filles durent, vers le commencement de février, rentrer à Paris et, malheureusement, y recommencer leur vie de privations, pour faire durer les dernières ressources.

Ce fut la perte de la petite malade. Au bout de quelques semaines—pendant lesquelles son frère travaillait en pleine et trompeuse sécurité et fournit un labeur énorme—les traits de Céline s'altérèrent subitement. Elle eut une rechute brutale, effroyable, qui l'emporta en peu de jours.

Pour Jean, le coup fut terrible, d'autant plus que les frais d'obsèques avaient englouti jusqu'au suprême billet de cent francs de la malheureuse famille.

Paulette eut un instant peur que son amant, anéanti par le chagrin et son impuissance à assurer la vie des siens, ne se portât à quelque acte désespéré. Mais elle était là ; elle soutint le courage de Jean et le persuada de la laisser avec discrétion et dans la coulisse, se charger d'organiser l'existence de tous.

Elle s'entendit avec une lingère qui fit travailler les demoiselles Sarène dans des conditions exceptionnelles, garantie qu'était celle ci contre tout aléa. Dautre part, centralisant le produit des leçons de son amant, elle sut l'arrondir de ses deniers à l'équivalent des besoins de la famille, avec une rouerie généreuse telle que le jeune homme ne se douta de rien. Il n'en était pas de même de Georges Perreux, souvent employé par la jeune femme au rôle de complaisant auxiliaire.

Le jeune compositeur, ainsi délivré des soucis déprimants du problème de la vie journalière, put, dans le calme propice à l'inspiration, terminer son opéra.

Lorsque réunis le soir dans son appartement, les fidèles amis écoutaient l'œuvre dont Jean, de sa voix pleine et mâle, et son amie, de sa voix si douce et sympathique, chantaient les principaux fragments ; lorsque, auditeurs et exécutants communiaient, durant des heures exquises, en des émotions artistiques délicieuses et troublantes, Paulette éprouvait des sensations de joie indicibles. Cette œuvre qui, même de l'imperfection de ces auditions intimes, se dégageait haute, superbe, avec des envolées vers le sublime, n'était elle pas sienne aussi ? Son amour si profond, si tendre, n'en avait-il pas inspiré l'auteur, et, sans son concours généreux et secret, ne serait-elle pas morte avant d'avoir pu achever de naître ?

Enfin, après beaucoup de temps et d'innombrables démarches, advint la récompense d'un si grand et si patient effort : "Léonard de Vinci" fut reçu à l'Opéra et, chance rare, presque aussitôt, les répétitions commencèrent.

Pendant cette période de fièvre, de doute, d'espoirs et de désespoirs irraisonnés, de heurts, de nervosité exacerbée, la dévouée Paulette, l'inlassable amante, fut la providence du jeune génie que son cœur avait élu : deviner ses besoins, lui éviter tous soucis, démasquer les petites fourberies que l'envie créait sous ses pas, soutenir les sympathies que son talent faisait naître, réparer ses négligences ou ses inadvertances, être à la fois pour les autres, son âme, son corps, son esprit, afin de lui laisser l'usage de ses facultés, dans toute leur puissance, pour diriger son dernier effort vers le succès, vers le triomphe, tel fut le rôle modeste, effacé, mais souverainement efficace que la jeune femme s'était assigné et qu'elle remplit sans faiblir, avec un tact et une présence d'esprit merveilleux.

Enfin, le grand soir arriva.

Cachée au fond d'une baignoire de gauche, avec Jules Marcot, Louise et Georges Perreux, elle vit — avec quel battement de cœur !—se lever l'immense rideau devant le redouté public-juge de la "première." Ce grand maître hydre aux mille têtes, se montra froid pendant la première moitié du "un"— par principe, il n'aime pas les "nouveaux"—et Paulette sentit courir dans sa chair le frisson de la petite mort. Mais survint sa phrase préférée, un rien, quelques mesures, mais d'un charme puissant et qu'elle adorait. En l'entendant le public se dégela, et l'acte s'acheva dans une atmosphère croissante de sympathie.

Dès le commencement du "deux," sur un duo d'un sentiment superbe, l'œuvre partit à toutes voiles pour le succès. Au trois, le succès se transforma en triomphe.

Pendant l'entr'acte qui suivit, Jean se déroba quelques instants aux chaudes apostrophes des illustrations de l'art, de la critique et des mondes divers accourus derrière le rideau, pour aller, dans une baignoire de droite, voir se sécher en un extatique sourire les larmes d'orgueil et le bonheur de sa mère, et recevoir l'hommage de l'enthousiasme tout craintif de ses sœurs ; puis, il passa dans la baignoire de gauche se pénétrer, en pleine glorieuse ivresse, de la griserie de l'atmosphère vaillante d'amour et d'amitié qui y régnait.

Seuls, Marcot et Georges lui dirent quelques-unes de ces fortes paroles qui passent directement dans l'âme et s'y gravent. Louise ne savait que le regarder avec admiration. Quant à Paulette, elle répudiait le langage des mots comme trop inférieur à ses sensations. Elle et " lui " se tinrent silencieusement les mains, le regard dans le regard.. Leurs âmes, leur joie inexprimable, leurs cœurs se pénétraient s'exaltaient, se sublimaient, tandis que leurs lèvres muettes se crispaient en un sourire....presque douloureux à force d'être ému d'immense Bonheur.

Cette ineffable minute fut interrompue par un : " Oh ! " soudain de Georges Perreux, qui venait presque de sursauter.

—Qu'y a-t-il ? lui demanda Jean, pendant que la maîtresse du triomphateur lui adressait des yeux la même question.

Le docteur — il l'était maintenant, ayant magistralement soutenu sa thèse — hésita, regarda Paulette, puis répondit évasivement :

—Rien.

—Mais si.

—J'ai cru reconnaître quelqu'un. Ça n'a pas d'importance :

Lorsque Jean fut reparti pour le "plateau" où le réclamaient devoir et reconnaissance envers ses interprètes, Georges prit Marcot par le bras et, donnant un prétexte quelconque à "ces dames", l'entraîna dans le couloir.

—Te rappelles-tu l'histoire que j'ai racontée chez toi, certain soir de Noël ?

—S'il fallait se souvenir de toutes les facéties et boutades que tu sers, toi, le plus fantaisiste bavard de France et de Navarre !....

—Tu sais bien, cette femme qui singeait la syncope pour son patron-amant, pendant que les agents commenaient son mari, fine fleur d'honnêteté ?....

—Attends !.... La "Beauté fatale" ?

—C'est cela. Eh bien, mon cher, je jurerais que c'est elle que je viens de voir, quittant un fauteuil d'amphithéâtre, devant nous, et dont le regard, plongeant dans la pénombre de notre.... box, coulait de véritables lueurs volcaniques dans la direction de Jean.

—Mon petit, avant de te coucher, tu feras bien de prendre quatre grains d'ellébore : c'est idiot ce que tu dis là. Quelle probabilité que ta soi-disant "Beauté fatale." maîtresse d'un marchand quelconque du quartier latin, soit, aux places de luxe, à une "première" de l'Opéra, et y soit occupée de Jean, qu'elle n'a jamais vu et qui ne la connaît pas.

—Jules, si tu retires ton qualificatif malsonnant, je me range à ton avis. En y réfléchissant, je reconnais que l'espèce d'émoi que j'ai ressenti est absurde. Et pourtant, c'est drôle, j'ai reçu comme un choc.

—Nous sommes tous, ce soir, dans un état de nervosité, bien légitime, d'ailleurs, et qui explique....

—Du reste, en supposant même que ce soit bien cette femme dont l'aspect m'a jadis frappé, et même qu'elle eût regardé notre ami....

—Parbleu, elle a entendu nos compliments, comprie que c'était l'auteur qui était non loin d'elle, et il n'est personne qui, dans son cas, n'aurait cherché à voir un personnage aussi important que lui, un soir comme celui-ci.

—C'est évident. Tant pis pour mon amour propre : Jules, maintiens ton qualificatif !

—Et rentrons vite : j'entends la sonnette de l'entr'acte. Je ne voudrais pas perdre une note !

—Et moi donc !

Le quatrième acte s'acheva dans un tonnerre d'applaudissements ; le cinquième fut du délire et le nom du jeune compositeur accueilli par des ovations frénétiques, pendant lesquelles Paulette dut serrer son cœur à deux mains : il bondissait, désordonné, et il lui semblait que, de bonheur, il allait éclater.

Au retour, dans le modeste fiacre, brisée par la trop forte ivresse de ce succès triomphal dont elle était la bonne artisane, elle pleura longuement, délicieusement, les lèvres blotties contre le cœur de son amant.

Et pourtant, de cette soirée aux joies inoubliables, naquit pour Paulette le premier chagrin qui, depuis sa liaison avec Jean ait jeté un peu d'ombre dans le bleu de son ciel : le jeune homme quitta la rue de l'Odéon pour s'installer avec sa mère et ses sœurs, dans un joli appartement du boulevard Haussmann.

La suite à dimanche prochain.